





Ce numéro a été publié grâce au soutien de l'Agence universitaire de la Francophonie et du Pôle de recherche national «NCCR – on the move» financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.



Bureau Europe de l'Ouest  
Pôle de développement



National Center of Competence in Research –  
The Migration-Mobility Nexus  
[nccr-onthemove.ch](http://nccr-onthemove.ch)



FONDS NATIONAL SUISSE  
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

# **GÉO-REGARDS**

REVUE NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE

## **LES ÉTUDIANT·E·S INTERNATIONAUX**

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE ÉTIENNE PIGUET,  
YVONNE RIAÑO, MATTHIEU GILLABERT

**N° 10, 2017**

**SOCIÉTÉ NEUCHÂTELOISE DE GÉOGRAPHIE ET  
INSTITUT DE GÉOGRAPHIE DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL**

**ÉDITIONS ALPHIL-PRESSES UNIVERSITAIRES SUISSES**

© Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2017

Case postale 5

CH-2002 Neuchâtel 2

www.alphil.ch

www.alphilrevues.com

© Société neuchâteloise de géographie, www.s-n-g.ch

© Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel, www.unine.ch/geographie

*Géo-Regards: revue neuchâteloise de géographie* est une revue à comité de lecture issue de la fusion du *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* et de *Géo-Regards: cahiers de l'Institut de géographie*. *Géo-Regards* est, entre autres, référencé par Elsevier (Scopus), sur le portail Mir@bel, et par le Comptoir des presses d'universités. La revue figure sur la liste des revues scientifiques de l'Union géographique internationale.

N° 10, 2017

ISSN 1662-8527

Abonnements

L'adhésion à la Société neuchâteloise de géographie comprend l'abonnement à *Géo-Regards: revue neuchâteloise de géographie*.  
Cotisations annuelles: membre ordinaire: 40.-; couple: 60.-; étudiant(e): 20.-Abonnement (sans adhésion): 33.-

Société neuchâteloise de géographie

Case postale 53

2006 Neuchâtel

www.s-n-g.ch

Vente directe et librairie

Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

Case postale 5

2002 Neuchâtel 2

commande@alphil.ch

Vente version électronique

www.alphilrevues.com

Rédacteur en chef

Patrick Rérat (Université de Lausanne)

Comité scientifique  
et de rédaction

Roger Besson (Uni. de Neuchâtel), Patrick Bottazzi (Bangor University), Frédéric Dobruszkes (Uni. libre de Bruxelles), Marion Ernwein (Uni. of Oxford), Marie-Christine Fourny (Uni. Grenoble Alpes), Jean-Marie Halleux (Uni. de Liège), Hugues Jeannerat (Uni. de Neuchâtel), Francisco Klauser (Uni. de Neuchâtel), Laurent Matthey (Uni. de Genève), Étienne Piguet (Uni. de Neuchâtel), Raffaele Poli (Uni. de Neuchâtel), Martine Rebetez (Uni. de Neuchâtel), Jean Ruegg (Uni. de Lausanne), Joëlle Salomon Cavin (Uni. de Lausanne, responsable de la présentation des thèses), Ola Söderström (Uni. de Neuchâtel), Thierry Theurillat (Haute École Arc), Mathieu van Crielingen (Uni. libre de Bruxelles), Olivier Walther (Uni. of Southern Denmark)

Traduction des résumés

Claude Fleischner, Hubert Rossel et les auteurs

Photographies de couverture

UNINE, crédit photographique: 1<sup>re</sup> ill. SP, 2<sup>e</sup> ill. Guillaume Perret; 3<sup>e</sup> ill. Université de Fribourg, crédit photographique: Jacques Thévoz, Le congrès des étudiants africains à l'Université de Fribourg, 1964. © Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg. Fonds Jacques Thévoz.

Responsable d'édition

Sandra Lena, Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

# RECENSIONS



**JULIE DE DARDEL, 2016**

*Exporter la prison américaine. Le système carcéral colombien  
à l'ère du tournant punitif,*

Neuchâtel: Éditions Alphil–Presses universitaires suisses, 264 p.

La prison est un objet d'interrogation pour les politiques, les philosophes et les scientifiques depuis sa consécration comme peine-pivot par les États démocratiques modernes. Après des décennies durant lesquelles la criminologie et la sociologie régnaient sur les études carcérales, un vent frais souffle, apporté par la géographie. Ce n'est pas une géographie rivée sur ses cartes et sur le seul territoire – à quelque échelle que ce soit – mais une géographie humaine qui fait dialoguer les questions d'espace avec les pratiques et représentations sociales.

C'est à ce courant qu'appartient *Exporter la prison américaine*, de Julie de Dardel. Ce livre est le fruit d'un important travail empirique qui a vu l'auteure visiter de nombreuses prisons colombiennes et s'entretenir avec un large éventail d'acteurs du monde carcéral, des détenus aux architectes, en passant par le personnel pénitentiaire et l'administration.

L'ambition est de comprendre comment s'est produite et ce qu'a produit l'adoption par la Colombie, au début des années 2000, du modèle carcéral américain de haute sécurité dit « supermax ». Face à un parc immobilier en déliquescence avancée, à des violences incontrôlables, à une corruption endémique, à des condamnations par sa Cour constitutionnelle, mais aussi à des pressions des USA souhaitant des prisons sûres pour l'incarcération des narcotrafiquants en attente d'extradition, l'État colombien a misé sur le modèle américain pour résoudre la crise carcérale et moderniser profondément son système.

Partant d'un exposé de la situation politique colombienne dans les années 1990 et d'une description du système américain, l'auteure analyse les raisons pour lesquelles un pays doté d'un modèle carcéral propre a tenté une transplantation du modèle supermax.

Elle se penche alors sur la mobilité des politiques carcérales en tant que telle, mettant au jour l'action des gouvernements – poursuivant des intérêts stratégiques nationaux – et celle des firmes privées – vendant leur expertise en matière de conception et de construction de prisons – au service de l'acclimatation du supermax. Évitant le piège de la focalisation excessive sur la matérialité de la prison, elle décrit les relations entre le bâti et les pratiques, indiquant en quoi le supermax est autant fait de béton que de procédures, de vidéosurveillance que de culture professionnelle.



Dans un troisième temps, l’auteure nous fait pénétrer en prison à sa suite, à la recherche des effets de ces politiques sur le quotidien entre les murs. Elle décrit à la fois en quoi le modèle supermax a entraîné un durcissement extrême des conditions de détention. S’appuyant sur Goffman et Agamben, elle étudie non seulement l’assujettissement des individus à l’institution carcérale, mais aussi leurs résistances quotidiennes ou *via* des revendications collectives.

L’intérêt du livre est grand et repose sur plusieurs qualités insignes. Tout d’abord, la richesse du terrain offre une vue large sur la carcéralité colombienne. Ensuite, la combinaison d’un intérêt pour les modèles carcéraux et pour les pratiques qui s’y développent permet un équilibre entre une vision systémique (trop souvent privilégiée dans ces travaux) et un regard au niveau du sol (trop souvent anecdotique quand il n’est pas lié à une étude du contexte). Relevons aussi, et ce n’est pas une des moindres qualités de l’ouvrage, un regard humain sur les personnes croisées et un réel intérêt pour les acteurs du monde carcéral, sans jugement ni froideur. Le cadre théorique, pour structurant qu’il soit, n’est pas trop présent et le livre ne sombre pas dans la démonstration d’érudition. Les concepts sont là pour servir... C’est la moindre des choses, mais ce n’est pas si fréquent. Enfin, le livre est d’une cohérence parfaite, car la question de la mobilité des modèles carcéraux n’est jamais oubliée et ressurgit à intervalles réguliers, au travers des différentes approches du terrain. Nous avons particulièrement goûté la nuance dans les considérations sur les hybridations culturelles des modèles et la capacité à éviter tout manichéisme. Jamais la modernité n’est portée au pinacle, jamais les cultures carcérales locales ne sont folklorisées ni idéalisées. Sans doute l’équidistance de l’auteure par rapport aux deux cultures en contact a-t-elle joué, outre son talent, bien entendu.

Certes, on aurait aimé entendre davantage la voix des personnes rencontrées, et surtout des directions et agents pénitentiaires, pour mieux jauger leurs mots, entendre leur vocabulaire, toucher leur humanité. On rêverait d’une analyse des registres discursifs, des représentations du monde, du crime, de la prison, qui transparaissent. On imagine les trésors que peuvent receler les cahiers de charge et les documents managériaux pour comprendre l’univers mental des apôtres du supermax. On aimerait suivre davantage dans leur quotidien et leurs parcours les personnes incarcérées et le personnel pénitentiaire. Tout ceci aurait certainement relevé d’un autre projet et il apparaît, à la fin du livre, que chacune de ses trois parties pourrait donner naissance à un volume. Ce n’était pas le projet ici et nul ne peut en tenir rigueur à la chercheuse.

Notre seul regret qui résiste à la résignation porte sur la conclusion générale. Elle consiste en un plaidoyer anticarcéral somme toute assez convenu, en fort contraste avec l’originalité du livre. Certes, la recherche effectuée est une pierre de plus dans le jardin des tenants du tout-au-carcéral, lequel tient aujourd’hui plus du terrier que du jardin. Cependant, on aurait aimé une montée en généralité sur la question des mobilités de modèles carcéraux et de politiques pénitentiaires. Celles-ci sont inévitables dans le monde actuel et nous sommes nous-mêmes souvent en proie à la tentation de la xénogreffe. Combien fascinants peuvent nous apparaître les modèles « nordiques » ou canadien, par exemple ! Or, l’importation, si elle ne peut être proscrite, doit être faite avec circonspection. On eût aimé avoir accès aux réflexions de l’auteure sur les conditions qui permettraient des échanges féconds entre pays, continents ou systèmes différents.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage est hautement recommandable, pour qui s'intéresse au « modèle américain », à la carcéralité latino-américaine et à la question plus large des mobilités de politiques publiques.

**CHRISTOPHE MINCKE**

Institut national de criminalistique et de criminologie  
et Université Saint-Louis, Bruxelles,  
christophe@mincke.be